

**Yves**

**Grosrichard**

# L'AMÉRIQUE INSOLITE









**Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays, y compris la Russie.**

**© 1958, Librairie Gallimard.**



*Je remercie les nombreuses personnes grâce à qui j'ai pu faire ce voyage et tout voir, tout entendre, tout visiter à mon gré, sans aucune exception, condition ou réserve. Je devrais énumérer tous les collaborateurs de l'International Educational Exchange Program pour leur exprimer ma gratitude, mais je tiens à mentionner spécialement Miss Marjorie Ferguson, MM. Stephen Morris et Robert Kirkpatrick.*

**Y. G.**

**Les illustrations qui sont marquées d'une astérisque  
sont des photographies prises par l'auteur.**



## CHAPITRE PREMIER

### A WASHINGTON, DANS MA CHAMBRE D'HOTEL, J'OUVRE L'ANNUAIRE DU TÉLÉPHONE : C'EST UNE BIBLE

*Stupéfiantes découvertes de Christophe Colomb  
1958 — Premier contact avec le poulet aux  
abricots — Pourquoi les chiens pleurent-ils ? —  
Défense aux vivants d'entrer dans la maison rose  
— Un ambassadeur « accepte le boulot » — Triste  
sort des musiciens et des peintres en bâtiment —  
Un modeste pont de 42 kilomètres — Une salière  
plus grande qu'un département français.*

J'ai passé récemment cinq semaines aux Etats-Unis. Je n'y étais jamais allé. J'ai donc découvert l'Amérique et je me suis aussitôt senti l'âme d'un nouveau Christophe Colomb.

Tant de Français, par dizaines de milliers, ont déjà fait ce voyage que je me suis d'abord dit qu'on me rirait au nez si je racontais mon expédition. Et puis,

j'ai pensé au contraire que des millions d'autres Français n'avaient jamais mis les pieds en Amérique et que comme moi, s'ils y débarquaient pour la première fois, ils iraient de surprise en surprise<sup>1</sup>.

Combien y a-t-il de Français qui savent que de nombreux citoyens de l'entourage immédiat du Président Eisenhower sont légalement privés du droit de vote ? Combien, qui savent qu'il faut tirer sur une ficelle pour arrêter les autobus de New York ? Qu'à partir de six heures du soir, les Etats-Unis, royaume de l'électricité, s'éclairent à la bougie ? Qu'à Washington, les sénateurs vont de leur bureau à la salle des séances dans un métro spécial qui ressemble au petit train du Jardin d'acclimatation ? Qu'à la Nouvelle Orléans, après la fin du travail, les dockers noirs quittent le chantier dans leur Oldsmobile ou dans leur Buick ? Qu'à El Paso, au Texas, dans le bassin du petit jardin public, les poissons rouges traditionnels sont remplacés par des crocodiles ?

Dans ma chambre d'hôtel, à Washington, où j'arrive le premier jour, il y a un poste de télévision. Mais quand j'ouvre le bureau-écritoire, ce n'est pas une machine à écrire que j'y trouve : c'est un vieil encrier et un porte-plume, avec une bonne vieille plume d'autrefois. Je prends dans un tiroir l'annuaire du téléphone. Je le feuillette. C'est la bible. Le soir, au restaurant, je mange un steck délicieux, garni selon la coutume d'une belle pomme de terre rôtie au four avec sa peau. Le lendemain, je mange une bonne salade

---

1. Je demande au lecteur de se montrer indulgent pour mon titre. Les Etats-Unis ne sont pas toute l'Amérique et Littré eût sans doute été sévère pour *insolite* au sens où je l'entends. Isolément, chacune de ces deux impropriétés est blâmable. Assemblées, elles m'ont pourtant séduit. *Mea culpa !*

de poulet, mais au milieu il y a un abricot au sirop. Je commande alors une salade de fruits. Elle est parfaite, mais elle est couronnée d'une branche de persil. La veille, j'avais écrit sur mon carnet : *cuisine remarquable*. Je me vois contraint d'ajouter : *quelques bizarreries toutefois*. Curieuse Amérique !

Combien y a-t-il de Français qui savent que la boisson nationale aux U.S.A. est non pas le thé mais le café ? Qui savent que le principal central téléphonique de Washington est « Dupont » ? Qu'à Hollywood, sur le fameux boulevard du Crépuscule, quand on demande la direction de la mer, ils vous disent : « Suivez tout droit. » — « C'est loin ? » — « Non, une quarantaine de kilomètres ! » Et qu'à Los Angeles, empuantie par les vapeurs de pétrole — ces milliards qui sortent de terre — on constate que le « Smog », brouillard chargé de ces vapeurs, fait pleurer les humains, mais que pour être sûr qu'il s'agit bien d'un phénomène externe, on analyse aussi les larmes des chiens ?

A l'Ambassade, avant mon départ, on m'avait demandé : « Que voulez-vous voir ? — « Tout. » — « Qui voulez-vous rencontrer ? » — « Tout le monde. » Ils étaient bien embarrassés. J'ai dit alors : « Je voudrais aller partout, au hasard, je voudrais parcourir l'Amérique à la diable et écouter battre le cœur de votre pays. » Pas d'enquête politique. Pas d'étude technique. Pas de sondages sociaux. Pas d'analyse psychologique. Vouloir approfondir une question dans un pays aussi grand où l'on va pour la première fois, c'est courir le risque qu'on court en creusant un puits sans connaître le terrain alentour : le puits s'effondre sur vous.

Je n'ai donc pas fait d'étude technique : mais j'ai

vu à San Francisco un parking souterrain pour automobiles sur trois étages de profondeur; à Dallas (Texas), un parking haut de douze étages; à Los Angeles, où l'on compte plus de trois millions d'autos pour cinq millions d'habitants, tellement d'hectares de parkings avec leurs voitures vertes, roses, jaunes et mauves que la ville vue d'avion a l'air d'un immense habit d'Arlequin. Les Américains d'ailleurs adorent la couleur. Les entreprises de pompes funèbres elles-mêmes sont bleues ou roses. Non, je n'ai pas fait d'étude technique, mais à El Paso, j'ai visité en détail la formidable base militaire installée sur la frontière du Mexique. C'est là que se trouve le centre d'essai des engins téléguidés les plus modernes. J'ai vu, sur un simple déclic électrique, se dresser autour de moi une forêt de missiles atomiques avec leur tête chercheuse, dont j'ai caressé le gros œil rond. J'ai vu, à côté, l'innombrable armada des avions bombardiers qui peuvent faire le tour du monde sans ravitaillement et sont prêts à s'élancer, s'il le fallait, avec la bombe H vers le Sud, l'Est ou l'Ouest « de quelque côté que vienne la menace » — la seule, l'unique dont parlent les Américains : la menace russe. Et l'humiliation que leur a infligée l'affaire du Spoutnik va les inciter à amplifier encore ce dispositif formidable.

Pas d'enquête politique, mais à Washington, une personnalité disons qualifiée m'a expliqué comment il se pourrait bien que Nasser, dans quelques années, soit « étouffé »; et à San Francisco, l'un des dirigeants d'une puissante compagnie de pétrole m'a dit pourquoi dans trois ans le canal de Suez n'aura plus qu'une importance très secondaire. J'ai entendu le sénateur sudiste, marchand de tabac et démocrate, William Richards, ambassadeur extraordinaire au Moyen-

Orient, me raconter comment il avait été convoqué un jour par son adversaire politique Eisenhower et comment il avait fini par accepter « le boulot » (sic).

Pas de sondages sociaux, mais entre un célibataire dont la fortune est d'environ trois cents milliards de francs et les pauvres clochards qui mendient « un nickel » (dix-neuf francs) pour se payer un « coup de vin », j'ai vu toute une classe moyenne laborieuse et confortable où chaque famille a souvent deux autos parce qu'il est vraiment impossible de vivre avec une seule. Et le directeur de la plus grande banque du monde m'a expliqué, statistiques en main, que là-bas, on fait crédit à beaucoup de gens, mais plus volontiers aux chauffeurs de poids lourds et aux employés qu'aux musiciens et aux peintres en bâtiment.

Enfin, je ne me suis livré à aucune analyse psychologique, mais j'ai compris très vite, car cela saute aux yeux, que cette grande nation, creuset brûlant où se fondent tant de races diverses, où l'on est frappé tout de suite par la franchise des gens et par une extrême gentillesse dans les rapports entre individus, que cette grande nation souffre aussi d'une sorte d'angoisse. Comme d'autres vivent sur leur passé, le peuple américain vit sur son avenir, anxieusement. Go ! Go ! Go ! Allez ! Allez ! Allez ! Ils sont lents pourtant, mais ils sont pris au rythme même des machines qu'ils sont obligés de construire et qu'ils ne peuvent pas s'arrêter de construire. Il faut avancer, avancer, avancer, toujours plus loin, toujours plus vite, toujours plus haut.

Un habitant de la Nouvelle Orléans m'a déclaré un soir : « Je meurs d'envie de retourner à Oakland pour leur river leur clou. Ils font les malins parce qu'ils ont un pont de onze kilomètres de long. Eh bien, ici depuis six mois, nous avons mieux : le pont au-dessus

du lac Pontchartrain a quarante-deux kilomètres. »

La nature, en effet, est là-bas gigantesque. Elle n'est pas à l'échelle humaine. Et comme les Américains ne sont après tout que des hommes comme nous, on comprend cette crainte qui est en eux, confusément, de ne pas être à la mesure; le besoin exténuant qu'ils éprouvent de tendre sans cesse le ressort; et cette hantise d'être claqués, comme disent les athlètes, avant d'avoir couvert le parcours. Mais le parcours est infini.

C'est vrai qu'ils ont les ponts les plus longs du monde, les routes les plus larges du monde. Mais ils ne pouvaient pas faire autrement. Est-ce leur faute si la baie de San Francisco est vingt fois plus vaste et plus profonde que la rade de Brest ? Si le désert salé de l'Utah est plus grand qu'un département français ? Est-ce leur faute si, après avoir jeté des ponts, il leur faut maintenant creuser des tunnels sous la mer ? Est-ce leur faute s'ils ont les plus grandes tornades du monde ? Est-ce leur faute encore s'ils ont, auprès de San Francisco, les arbres les plus hauts du monde ? On ne peut tout de même pas le leur reprocher : les États-Unis n'ont pas trois siècles d'existence et ces arbres sont là depuis deux mille ans !

A New York, un paradoxe étrange a voulu que la nature soit cette fois-là non pas trop grande, mais trop petite, démesurément. Ne pouvant pas s'étendre, la ville a donc dû pousser ses maisons vers le ciel. C'est ainsi qu'on voit surgir au-dessus de la mer, à travers la brume dorée du soir, dans la plus grande ville du monde, les maisons les plus hautes du monde. Et ces gratte-ciel, malgré les Américains peut-être, deviennent le symbole même de l'Amérique.

## CHAPITRE II

### UNE MAYONNAISE ME FAIT FRANCHIR EN UNE SECONDE PLUS DE SIX MILLE KILOMÈTRES

*Un nez en trompette et un nez qui en joue —  
Horrible mélange — La France, ton café f... le  
camp (au 4<sup>e</sup> rang) — Lorgner une femme, c'est  
trahir la sienne — Un fonctionnaire gaucher —  
Le corps des Ponts et Chaussées est-il un corps de  
ballet ? — La Maison Blanche n'a rien à cacher  
— Grève de la faim et côte de mouton aux pom-  
mes — Le caissier du palace était un ancien gang-  
ster — L'insomnie vaincue grâce à un thermo-  
mètre.*

Deux heures avant mon départ pour l'aérodrome d'Orly, d'où j'allais m'envoler vers les U.S.A., un petit paquet est arrivé chez moi. Il contenait trois tablettes de chewing-gum qui m'étaient envoyées par une maison américaine, avec des vœux de bon voyage.

Cette maison savait déjà, par conséquent, que j'allais me rendre aux Etats-Unis; elle connaissait le



jour exact et l'heure où je quitterais Paris, et faisait d'avance sa publicité.

Pour mon voyage, j'ai choisi la T. W. A. (Transworld Air Lines) : quitte à aller en Amérique, autant commencer tout de suite. L'avion est à peu près complet. Plusieurs enfants sont passagers, dont un bébé qui dort dans un panier aux pieds de sa mère.

Au moment de l'envol, le steward explique en anglais comment il faudrait éventuellement mettre les gilets de sauvetage en cas d'amerrissage forcé. L'hôtesse, petit nez en trompette, mime en même temps. Je laisse mon attention somnoler, attendant le même speech en français. Rien. Voilà encore un domaine — celui des airs — dans lequel la langue française perd un peu, chaque jour, de son importance et de son utilité. Whisky bien servi et abondant pour me consoler.

Mon voisin est Américain. Trapu et sec. Très courtois. Je le vois très bien sur la couverture du magazine *Entreprise*, avec ses lunettes cerclées d'or.

Il me dit d'un air méfiant :

— *Do yo snore*. Ronflez-vous ?

Je réponds que je ne ronfle pas. Alors, lui, triomphant :

— *Yes, but I snore*. Oui, mais *moi*, je ronfle.

Il me tend, sans plus attendre, sa carte de visite. C'est un industriel des environs de Boston.

Dîner : consommé, crabe en conserve, steak aux champignons et haricots verts, salade, gâteaux, deux petits macarons salés, un petit pain sucré avec beurre. Il y a aussi deux petits pots. J'ouvre l'un, c'est de la crème. J'ouvre l'autre et j'en verse le contenu, couleur jaunâtre, sur le crabe. C'est de la mayonnaise sucrée. Nous sommes encore au-dessus de la France et déjà

ce seul petit pot a suffi pour me transplanter d'un coup aux Etats-Unis.

Bavardage en anglais avec mon voisin, qui ne parle pas français. Il porte à ses lèvres sa tasse de café, boit une gorgée, repose la tasse en poussant un soupir de joie :

— Voilà trois semaines que je n'avais pas bu de bon café ! m'explique-t-il.

Comme je m'étonnais, il me répond que les Américains n'aiment pas le « bon café » français.

Voici son classement pour le café : 1° Hollande, 2° Italie, 3° Etats-Unis, 4° France, 5° Grande-Bretagne. Je me regimbe. Nous ne tombons d'accord que sur le café britannique : *the lowest*, au-dessous de tout.

Il me dit ensuite qu'il ne comprend pas les Français, ni les Anglais.

— Aux Français, on commande quelque chose. Bon. On revient huit jours après et ils vous expliquent qu'ils ont jugé beaucoup plus astucieux de faire autre chose que ce qu'on leur avait commandé.

« Quant aux Anglais, ils refusent carrément de faire ce qu'on leur demande et ils déclarent qu'ils feront ceci ou cela.

Conclusion formulée en français, ce qui est méritoire :

— Moi, pas compris Français et Anglais.

Un geste de balançoire et :

— Compris Allemands, Hollandais, Italiens, Espagnols.

A 4 heures du matin, escale près de Rekjavik, en Islande. Envoyé en France une carte postale représentant les jeyzers d'eau chaude. Nombreux appareils

des U.S. Forces sur la piste. Au restaurant, quelques soldats aviateurs U.S. très jeunes.

Dans la salle d'attente, grande et très propre, un vaste casier contient des notices de diverses couleurs. Je crois qu'il s'agit de notices touristiques. J'en prends quelques-unes. Ce sont des dissertations religieuses : « Dieu est-il à nos côtés ? » « Quel est notre devoir envers Dieu. » Il y a aussi des mises en garde : « Ce n'est pas un péché, maintenant que je suis loin de mon pays, en France par exemple, de lorgner les femmes et d'oublier ma propre femme ou ma fiancée » vous direz-vous peut-être. Erreur, erreur, « c'est un péché. »

Nous repartons. Tout le monde dort, mais le jour est bientôt éclatant. Les nuages se dissipent au moment où nous arrivons au-dessus du continent. Paysage d'abord de neige et de glace, puis croupes rocheuses, puis campagnes verdoyantes.

L'hôtesse nous sert un petit déjeuner excellent : flocons d'avoine, jus d'ananas, omelette posée sur du jambon frit, croissant sucré, café, pot de crème.

New York. On ne voit pas grand-chose de la ville en arrivant, l'aérodrome en est trop éloigné. On survole le rivage, des terrains d'allure marécageuse, et on se pose tout de suite. Un aérodrome comme les autres, avec des travaux d'extension tout autour. Personnel aimable. Le fonctionnaire de police qui vise mon passeport est gaucher, mais je n'en tire pas les mêmes conclusions que l'Anglais qui, voyant une femme aux cheveux roux, lorsqu'il débarqua à Calais, en déduisit que toutes les Françaises sont rousses.

Par les soins de la T. W. A., je suis conduit à un taxi (une Chevrolet neuve) qui m'emmène à l'autre

aérodrome, La Guardia, d'où je vais repartir pour Washington.

L'autoroute traverse une banlieue soignée, pelouses, maisons modestes, mais coquettes. Les autos vont un peu moins vite que sur l'autoroute de l'Ouest, chez nous, mais roulent avec une grande régularité. On les dirait presque liées les unes aux autres. Au loin, des gratte-ciel. La gare de l'aérodrome La Guardia n'est pas très grande. Les bâtiments qui donnent accès au terrain ont une allure de baraquements provisoires. Donné cinquante *cents* au porteur noir. Beaucoup de voyageurs, des messieurs respectables et leurs dames, des militaires. Au bras de l'un d'eux s'appuie sa femme, en blanc; elle a de curieuses chaussettes montantes qui semblent en caoutchouc. Les avions devant nous se succèdent à une cadence étonnante, un toutes les minutes.

Envol pour Washington. Nous virons au-dessus des faubourgs de New York. Le dessin des grand-routes aux croisements est extraordinaire. Ce sont des entre-lacs, des girandoles, des arabesques qu'on dirait négligemment tracés sur la terre par un ingénieur maître de ballet. En fait, le tracé est remarquable. Les autos de toutes couleurs se déplacent comme si elles glissaient, passent les unes au-dessus des autres, se croisent et s'entrecroisent, elles ont l'air de jouer à cache-cache.

A Washington, une heure et demie plus tard. Ville jolie, bien dessinée, des arbres, des parkings partout. Entre les grands bâtiments modernes, de modestes petites maisons beaucoup plus vieilles, souvent en bois, genre anglais, mais les jardinets sont mal entretenus, pas de fleurs, mauvaises herbes. La plupart de ces maisons ont un rez-de-chaussée un peu surélevé. Des

femmes, noires le plus souvent, sont assises sur l'escalier de bois qui mène jusqu'au seuil. Beaucoup d'enfants autour d'elles. Les avenues ont de beaux arbres. La Maison Blanche, résidence du président des Etats-Unis, s'offre à tous les regards dans son parc. C'est un peu la même situation que celle de l'Elysée — côté Champs-Élysées — mais les grilles sont à claire-voie, aucun panneau ne masque la vue des passants. Devant, sur le trottoir, une femme aux cheveux noirs se promène, portant sur la poitrine et dans le dos un double placard : « Mon fils pacifiste en est à son douzième jour de grève de la faim. Président Eisenhower, libérez mon fils. » Elle passe et repasse, sous l'œil indifférent d'un policier en casquette, le seul dans le secteur. Dans le parc de la Maison Blanche et sur les pelouses du square voisin, des écureuils gambadent familièrement ou viennent manger des noisettes dans la main des promeneurs.

Mon hôtel est situé dans une belle et large rue plantée d'arbres. C'est la 19<sup>e</sup> Rue. A Washington, les rues se croisent à angle droit. Dans un sens, elles sont classées par numéro, 14, 15, 16, 17, 18, 19, etc.; dans l'autre, par lettres, J, K, L, M, N. Il fait doux dehors. Pourtant la porte entièrement en verre de l'hôtel est hermétiquement close. Dès que j'entre, je comprends pourquoi : des appareils de conditionnement d'air sont installés partout dans le hall, le salon, dans chaque chambre.

Mon hôtel n'est pas très élevé. D'ailleurs, je n'ai pas vu à mon arrivée à Washington, ce qu'on peut appeler des gratte-ciel. Les immeubles les plus élevés n'ont guère, me semble-t-il, qu'une vingtaine d'étages.

Je me promène ensuite à pied dans la ville. Les trottoirs sont larges. Des parkings, encore des parkings





Yves Grosrichard



## L'AMÉRIQUE INSOLITE

« J'arrive dans ma chambre d'hôtel. J'ouvre l'annuaire du téléphone : c'est une Bible. Au restaurant, je commande du poulet avec une salade : c'est une salade d'abricots. Dans un jardin public, je me penche au-dessus du bassin pour y voir les poissons rouges ce sont des crocodiles... »

Telles sont quelques-unes des surprises réservées au Français qui débarque pour la première fois aux États-Unis et qui s'y promène en simple badaud pendant quelques semaines.

Il y constate que, dans ce pays où l'électricité est reine, tout le monde s'éclaire à la bougie à partir de six heures du soir; que les sénateurs arrivent aux séances dans le petit train du Jardin d'Acclimatation; que les dockers, une fois le travail fini, rentrent chez eux dans leur Buick ou dans leur Packard.

Yves Grosrichard a fait avec beaucoup d'humour cette découverte des États-Unis : un voyage à la diable, sans plan préétabli, qui l'a mené de Washington à San Francisco en passant par La Nouvelle Orléans, Dallas, El Paso sur la frontière du Mexique, Los Angeles et Hollywood, et en revenant par Denver, puis par Chicago — d'où l'avion pour hommes seuls (où l'on vous recommande de mettre de « bonnes petites pantoufles »), l'a ramené jusqu'à New York

En chemin, il a constaté que les juges fument la pipe en rendant la justice et que les banques font plus volontiers crédit aux chauffeurs de poids lourds qu'aux peintres en bâtiment; que la poitrine des danseuses nues s'orne d'accessoires coquins; que beaucoup de familles américaines pourraient être données en exemple; que certains automobilistes lèvent la glace de leurs voitures pour ne pas être mordus par les piétons; que les étudiants circulent à bicyclette; que parfois le sucre en poudre est coloré en bleu pour ne pas jurer avec les rideaux de la salle à manger; que les Américains boivent peu de thé et beaucoup de café; qu'ils savent cuire la viande, que le steak est excellent et qu'on mange fort bien chez eux malgré la mayonnaise sucrée. Vous venez ?

Éts. DHUIÈGE IMP. - BAGNEUX (SEINE)

800 fr. + T. L.